

DE L'INTERMÉDIAIRE DANS LA PHILOSOPHIE DE L'ESPACE : PRÉCARITÉ, CRÉATION, LIBERTÉ

Ciprian MIHALI¹

ABSTRACT. *“The Intermediary” in the Philosophy of Space: Precariousness, Creation, Freedom.* The reflection proposed by this text is the result of a dialogue spread over several years between philosophers and geographers. The best common ground between each other – in the right middle of the road – is undoubtedly the concept of the “intermediary”, which describes, negatively or affirmatively, the future of our physical, social, conceptual spaces and which speaks to us about discontinuity, hybridization, flow, contiguity, but also vulnerability, counterpowers and freedom. We wanted to show that far from being a concept of the residual, the unassimilable, the incomprehensible or even the irrational, the intermediary is the place of hospitality, the open work of alternative creativity, resistance, or affirmation of those who, excluded from dominant discourses, claim a right to speak and freely participate in social life.

Keywords: Public space, social space, precariousness, intermediary, hybridization, resistance, creation.

RÉSUMÉ. La réflexion proposée par ce texte est issue d'un dialogue étalé sur plusieurs années entre philosophes et géographes. Le meilleur terrain d'entente entre les uns et les autres – au milieu du chemin – est sans doute le concept de « l'intermédiaire », qui rend compte, de façon négative ou affirmative, des devenir de nos espaces (physiques, sociales, conceptuelles) et qui nous parle de discontinuité, d'hybridation, flux, contiguïté, mais aussi vulnérabilité, contrepouvoirs et liberté. Nous avons voulu montrer que loin d'être un concept du résiduel, de l'inassimilable, de l'incompréhensible ou même de l'irrationnel, l'intermédiaire est le lieu d'accueil, l'œuvre ouverte des créativités alternatives, des résistances ou d'affirmation de ceux qui, exclus des discours dominants, revendiquent un droit de parole et de participation libre à la vie sociale.

Mots-clés : Espace public, espace social, précarité, intermédiaire, hybridation, résistance, création.

¹ Université « Babeş-Bolyai » de Cluj (Roumanie), ciprian.mihali@ubbcluj.ro



En quoi consiste une pensée de l'intermédiaire ? Quelles seraient ses présuppositions, ses lignes de forces, ses arguments et ses incertitudes ?

L'intermédiaire est un drôle d'objet de la pensée, qu'elle soit philosophique, géographique ou littéraire. Il n'est pas un objet comme les autres, construit selon toutes les rigueurs des théories classiques ou selon les règles de la recherche empirique. Non seulement il n'est pas un objet semblable aux autres, qui composent les paysages ordonnés de nos théories traditionnelles, mais il a un potentiel corrosif par rapport à ces théories, on s'y infiltrant comme objet étranger et porteur d'effets transitionnels, de glissement, d'infiltration, de mélange, de contamination. Corrosif, il trouble les marges des autres objets, en y introduisant l'indistinction et la mixture, l'incertitude et la fissure, pour provoquer une dynamique infatigable, un devenir que les théories en place avaient pour ambition de contenir justement en des structures catégoriales solides, semblables aux articulations moléculaires dans un cristal, image et idéal de transparence du monde dans le processus de sa conquête par l'homme moderne du savoir et de l'action. Son langage – tel que le décrivent les géographes, les urbanistes, les sociologues, les psychologues – rend compte de cette dislocation des paradigmes institués : « transition », « interaction », « interpénétration », « entre-deux », « ouvert », « transformationnel », « innovation », « partage », « enchevêtrement », etc., toutes ces déterminations essaie de capturer dans des modèles d'analyse les transformations récentes et rapides des espaces sociaux, urbain, psychiques, etc. Le fait que les sciences sociales s'emparent de l'intermédiaire, plus exactement de « l'espace intermédiaire » comme d'un objet propre, en le conceptualisant et en proposant à partir de lui des outils de compréhension et d'intervention dans l'espace humain ne doit pas occulter une mutation épistémologique qui s'est produite pendant ces dernières décennies, et surtout depuis vingt ans, une mutation répond sans doute aux bouleversements induits par la globalisation.

Mais revenons encore un instant au lexique de l'intermédiaire, avant de passer à la description de ses espaces.

Une telle pensée ne serait, à la rigueur, même pas *une* pensée. La contamination subie à travers la rétroaction son objet, et que nous pourrions appeler une « intermédiation » infinie, l'obligera à se mettre en cause sans cesse, à mettre en question son identité comme *une* pensée, en l'exposant à ce que la philosophie de Deleuze a pu appeler le devenir multiple de la pensée (et du monde). Elle serait en quelque sorte une pensée rhizomatique fidèle à la multiplicité des objets-rhizomes, hétérogènes et dépourvus d'unité centrale, de point d'ancrage ferme et définitif. Fidélité qui ne se résout pas en représentation en tant que présentation reprise mentalement et conceptuellement sous forme de constructions théoriques capable d'arrêter dans les unités de sens de la pensée la diversité du

monde. La pensée est rhizomatique, transformationnelle ou flexible (et c'est aussi le sens de la déconstruction de Jacques Derrida) dans la mesure précise où elle s'adapte à l'objet, se meut d'un objet à l'autre, et met ainsi en évidence les articulations et les coupures asignifiantes entre les objets, dans l'espace non-homogène du devenir. Autrement dit, et de manière plus simple, si les systèmes sont présumés être acentrés et les éléments qui les composent interchangeable, l'instrument théorique qui étudie ces systèmes ne peut plus lui-même prétendre à quelque centralité ou stabilité. Une pensée des flux, des migrations, des lignes et des trajectoires, d'un intermédiaire sans origine et sans fin, sans intérieur replié sur soi et sans extérieur qui l'encercler.

Les espaces intermédiaires sont de tels systèmes acentrés et hétérogènes (« d'espaces à enjeux, d'innovations, de dynamiques spécifiques », selon l'expression d'Emmanuelle Bonnerandi²). Espace du conflit, espace de l'armistice ou même espaces de la réconciliation. Zone tampon ou zone de recul, lieu de refuge provisoire pour ceux qui sont chassés ou ne trouvent pas leur place à l'intérieur des frontières qui les entourent, l'espace intermédiaire paraît modeste dans ses prétentions, fragile dans son identité, dépendant des autres espaces qu'il repousse ou met en communion, sans pour autant leur céder complètement. Il est constitué d'« objets » dont la diversité d'usages et des significations ne se laissent pas ramener à un sens unique à mettre dans une relation univoque avec la finalité et le sens des autres espaces qu'ils séparent ou mettent en communication.

« La notion d'espace intermédiaire s'appuie nécessairement sur celles de contiguïté et de différentiels avec les espaces encadrants. Elle constitue également une des versions possibles de l'articulation du continu et du discontinu : c'est là son intérêt et son originalité. De la discontinuité, l'intermédiaire retient la limite et la séparation ; de la continuité il tient le lien et le positionnement relatif sur des gradients géographiques. »³

L'inspiration primaire de ce texte nous est en effet venue des géographes, qui ont le grand mérite d'articuler leur réflexion à la recherche assidue des transformations spatiales de nos sociétés. Ce sont donc les géographes qui dressent les premiers « la carte » des espaces intermédiaires lorsqu'ils distinguent entre *un*

² Emmanuelle Bonnerandi, Pierre-Antoine Landel, Emmanuel Roux, « Les espaces intermédiaires, forme hybride : ville en campagne, campagne en ville ? », in *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, Association pour la diffusion de la recherche alpine, 2003, 91, pp. 65-77.

³ Emmanuelle Bonnerandi, Hélène Roth, « Pour une géographie des espaces anti-héros : au-delà de la banalité des espaces intermédiaires », Jun 2007, Grenoble-Chambéry, France. ffhalshs-00704652, consulté en ligne le 20 novembre 2022, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00704652>

sens spatial (géographique), comme par exemple l'Europe médiane entre Est et Ouest ou les zones faisant couture entre les découpages multiples du monde ; *un sens temporel* (*historique*), lorsqu'on pense aux transitions post-socialistes où certains espaces sont pris en tension entre des héritages passifs ou actifs, et de nouveaux fondements politiques et socio-économiques ; enfin, il y aurait un *sens conceptuel* (catégorial) de l'intermédiaire : « entre urbain et rural, entre espaces métropolisés et espaces périphériques, entre riches et pauvres, entre pays développés et pays en développement, les espaces intermédiaires caractérisent un niveau d'interaction fluctuant, ce qui implique des entrées théoriques sur les notions de stabilité, d'équilibre territorial, et des temporalités qui leur sont associées. A l'échelle urbaine, les espaces intermédiaires peuvent être appréhendés comme étant situés entre hauts lieux et bas-fonds, entre architecture d'avant-garde et vernaculaire, entre logiques patrimoniales et fonctionnelles, entre occupation élitiste et défavorisée »⁴.

Ces trois sens circonscrivent de manière précise les enjeux des transformations récentes des espaces européens et des théories qui les accompagnent. Mais nous pouvons raffiner l'outil d'analyse et essayer d'aller un peu plus près des détails de l'intermédiaire comme grille de lecture de l'espace. Ainsi, si le sens *géographique* cherche à s'inscrire dans une logique du surgissement d'un espace entre deux autres espaces – donnés, opposés ou seulement distincts (disons A et non-A ou A et B) –, le sens *historique* prend en considération le devenir d'un espace A1 qui devient A2, A3, etc., autant d'états d'un même espace qui se transformerait, comme si tout au long du trajet de ces transformations il y aurait des moments provisoires, temporaires, qu'on pourrait appeler « intermédiaires ». Quant au sens *conceptuel*, il s'avère être le plus problématique, puisque c'est en fonction de la manière dont il est traité que les deux autres reçoivent (ou non) leur pertinence. Du coup, le niveau d'analyse n'est plus le même : si les deux premiers niveaux portent sur les espaces « réels », pour ainsi dire, celui-ci se déplace à un niveau « supérieur », de méta-analyse, de détermination conceptuelle préalable de l'objet d'étude.

C'est donc ce niveau qui peut nous intéresser ici, à travers une analyse philosophique, afin de voir si nous n'y trouverons pas, surtout dans certaines inspirations contemporaines et attachées à la réflexion sur l'actualité, une clarification supplémentaire du concept de l'intermédiaire. Et c'est à partir de ce niveau que nous allons redescendre vers une dimension sociale de l'intermédiaire à la fin de cet article.

⁴ Idées issues des conversations si généreuses avec Violette Rey, lors de nos successives pérégrinations et rencontres européennes qui s'étendent sur plus de deux décennies. Ce texte lui est par ailleurs dédié, en signe de reconnaissance de son rôle d'ange gardien du dialogue jamais achevé entre philosophie et géographie.

Une approche critique – et post-métaphysique – de l'intermédiaire procéderait en deux étapes d'élaboration de son argument. Dans un premier moment, elle rendrait compte de la construction des grandes théories métaphysiques comme autant des modèles dualistes et téléologiques ; dualistes, d'abord, puisque la compréhension du monde se fait sous forme de paquets de déterminations contraires : intelligible-sensible, idéal-matériel, essentiel-apparent, masculin-féminin, vrai-faux, etc. ; mais aussi téléologiques, dans la mesure où les termes de ces oppositions ne sont pas situés sur des positions égales. J'explique : depuis Nietzsche et jusqu'à Derrida, nous savons que dans ces couplages l'un de deux termes est toujours antérieur et supérieur à l'autre, que le deuxième n'est qu'une dérivation (incomplète et imparfaite) du premier. Le premier est fondateur et il est censé décrire soit l'état initial soit l'état final d'un devenir, en tant qu'accomplissement d'une histoire, peut-être même de l'histoire du monde, une histoire qui serait, en bref, le passage obligé par les réalités décrites par le deuxième terme. Par exemple, et avec une image simplifiée au maximum, la vérité des choses se trouve au-delà de leurs apparences et une fois seulement qu'on sera passé par l'épreuve d'une connaissance empirique des réalités sensibles. La dimension téléologique provient donc de cette orientation vers un but qui achève et fait la synthèse des contraires dans les unités supérieures de sens, totalités sans restes, vérités éternelles, sociétés parfaites, etc.

L'approche critique dirait alors que ces oppositions fortes qui composent le tableau métaphysique sont animées par une hétérogénéité irréductible, puisqu'elles recèlent des attributs diverses (de nature spéculative, axiologique, religieuse, politique, etc.) et que toute approche qui voudrait hypostasier une telle opposition comme étant fondamentale, unique ou définitive est suspecte d'être animée par d'autres intentions (par exemple : le pouvoir) que celles strictement de l'ordre du savoir.

Admettons donc, à titre provisoire et sous caution de simplification massive, cette idée du fonctionnement de la pensée métaphysique en tant que problématisation et résolution des conflits d'une réalité hétérogène par la thématization binaire-conceptuelle. Disons au passage que l'intermédiaire peut apparaître à titre tout à fait secondaire dans cette pensée en tant que moment de transition, dénué de signification propre et mis au service d'une entité supérieure ou d'une finalité extérieure.

Dans un deuxième moment, la critique se radicalise une fois que ces couples de concepts s'avèrent insuffisants pour expliquer, interpréter ou pour transformer le monde et font apparaître ce que l'on pourrait appeler les « intermédiaires » : non seulement différents concepts de l'intermédiaires, mais aussi métaphores, métonymies, toute forme d'expression linguistiques ou littéraire appelée à combler le déficit de compréhension d'un monde qui résiste et échappe aux schémas binaires des théories

métaphysiques. Ainsi, solliciter un langage de l'intermédiaire revient à chercher un supplément de compréhensibilité, comme un outil s'efforçant à accueillir sous un même concept les « résidus », les « altérations » des concepts déjà existants, trop pauvres ou impuissants pour rendre compte du mouvement du réel, ou, d'une autre manière, comme un levier permettant de débloquent le verrou figé d'une conceptualité oppositionnelle et venant d'époques révolues. Par exemple, nous savons que l'opposition « espace public-espace privé » s'avère de moins en moins apte à décrire la réalité de notre habiter-au-monde et de nos pratiques spatiales, alors que ces espaces urbains devenus de plus en plus zones indistinctes d'habitation-activités-circulation répondent à peine, sinon par projection forcée, à la séparation entre centres et périphéries.

D'autre part, un tel lexique de l'intermédiaire peut s'avérer fructueux à condition de ne pas faire de ce concept un surplus ou un reste, dans une zone trouble qu'il faudrait à tout prix ramener à la transparence. Ne pas considérer l'intermédiaire – par défaut de l'interprétation ou par erreur de perspective, par mobilisation insuffisante des moyens théoriques – comme ce qui échappe au façonnage binaire des réalités spatiales pour les encadrer dans l'espace propre des oppositions nettes, revient au fond à réitérer le même geste de réduction du réel qui doit se plier aux hiérarchies et valeurs imposées par un auteur-démiurge, un fondateur ou un rédempteur. Une déconstruction de l'intermédiaire cohérente à elle-même se donne pour tâche de mettre en évidence à la fois les déterminations résiduelles qui la relie encore aux anciennes oppositions ordonnant le monde *et* la capacité que ce terme peut avoir de résister aux logiques dualistes.

Une déconstruction qui s'entame comme

« une tentative de s'émanciper des oppositions imposées par l'histoire de la philosophie, telles que *physis/tekhné*, animal/homme, philosophie/architecture » et qui « renonce toujours à quelque chose lorsqu'elle interroge les couples de concepts, qui pour la plupart sont supposés évidents et naturels, comme s'ils n'avaient pas été institutionnalisés à un moment donné, comme s'ils n'avaient pas d'histoire. En raison de cette supposée nature, ils restreignent la pensée »⁵.

Fidèles donc à cette démarche déconstructive, nous avançons donc l'idée que la pensée de l'intermédiaire s'impose tout d'abord pour cette simple raison : la pensée philosophique moderne-occidentale, celle qui comme aucune autre pensée philosophique au monde a transformé ses impératifs moraux, politiques et

⁵ Jacques Derrida, « Labyrinthe et archi/texture », in *Les arts de l'espace. Ecrits et interventions sur l'architecture*, Editions de la Différence, Paris, 2015, p. 33

scientifiques en règles de conduites dans la vie quotidienne des citoyens du monde globalisé, est une pensée spatialisante, pensée du globe comme forme géométrique de la conquête du monde ; séduite depuis toujours, au moins dans sa version occidentale, par l'architecture, plutôt par le geste architectural de la fondation, elle a reconstruit le monde comme un œuvre visant la perfection, œuvre des grands bâtisseurs de génie ; elle a disposé les choses en cases bien distinctes, faisant ainsi de l'espace non seulement une catégorie principale de son exercice, mais aussi l'instrument de distribution et de hiérarchisation des autres concepts. C'est pourquoi aussi l'espace reste le « lieu », si l'on peut dire ainsi, le plus chargé des valeurs de la tradition, des tensions qui animent l'histoire tumultueuse de la modernité. Ces tensions sont par ailleurs bien mises en évidence par Michel Foucault, lorsqu'il lance l'hypothèse des *hétérotopies*, ces espaces autres qui peupleraient les sociétés touchées par la modernité et qui rendrait ainsi vaine toute initiative d'un pouvoir central de prendre le contrôle intégral de la vie des sujets :

« Or, malgré toutes les techniques qui l'investissent, malgré tout le réseau de savoir qui permet de le déterminer ou de le formaliser, l'espace contemporain n'est peut-être pas encore entièrement désacralisé – à la différence sans doute du temps qui, lui, a été désacralisé au XIXe siècle. Certes, il y a bien eu une certaine désacralisation théorique de l'espace (celle à laquelle l'œuvre de Galilée a donné le signal), mais nous n'avons peut-être pas encore accédé à une désacralisation pratique de l'espace. Et peut-être notre vie est-elle encore commandée par un certain nombre d'oppositions auxquelles on ne peut pas toucher, auxquelles l'institution et la pratique n'ont pas encore osé porter atteinte : des oppositions que nous admettons comme toutes données : par exemple, entre l'espace privé et l'espace public, entre l'espace de la famille et l'espace social, entre l'espace culturel et l'espace utile, entre l'espace de loisirs et l'espace de travail; toutes sont animées encore par une sourde sacralisation »⁶.

Deux idées sont à retenir de cette citation : d'abord, que les oppositions spatiales ne font pas seulement figure d'image des théories ou des dispositions des concepts dans une architecture théorique, mais fonctionnent comme des impératifs pratiques qui règlent d'un bout à l'autre notre existence individuelle et collective ; ensuite, et c'est l'idée qui nous permet d'avancer sur le fil de nos idées, Foucault lui-même (comme plus tard Marc Augé, avec le concept de « non-lieu », ou Edward W. Soja, avec le terme de « *third-space* »), reste en quelque sorte attaché aux oppositions qu'il dénonce, car les hétérotopies sont des espaces intermédiaires seulement dans la mesure où ils assurent la transition d'un espace à l'autre, sans

⁶ Michel Foucault, « Des espaces autres », in *Dits et écrits*, t. II, Quarto Gallimard, Paris, 2001, p. 1573.

pour autant mettre en question leur existence (en les renforçant même grâce à ces évasions temporaires), sans produire donc une véritable transformation ou un renversement de l'ordre de ces espaces institutionnels.

C'est par ailleurs le géographe américain Edward W. Soja qui, en lecteur attentif du texte de Foucault, s'efforce à extraire la pensée de l'hétérotopie de son ancrage historique, en admettant que le philosophe français a rarement traité « la question spatiale » directement et explicitement et que lorsqu'il le fait toutefois dans son texte sur les espaces autres, ses hétérotopologies restent « incomplètes, inconsistants et incohérents d'une manière frustrante. Elles semblent cibler étroitement les micro-géographies particulières, myopes et attachées au lieu, déviantes et excessivement apolitiques »⁷. Tout comme Henri Lefebvre, qui inspire généreusement la pensée des « tiers-espaces », Foucault a contribué au changement de paradigme dans les théories de l'espace et a nourri une perspective spatiale radicale, ainsi que la formation d'une imagination géographique nouvelle, plus riche et plus souple.

Mais Soja va plus loin que cette position critique envers ses maîtres et propose une vision alternative de l'espace qui puisse défier et déconstruire tous les modes conventionnels de la pensée de l'espace. Il ne s'agit pas pour lui juste d'ajouter « d'autres espaces à l'imagination géographique, mais d'inventer d'autres voies pour penser spatialement », permettant de « détonner, déconstruire les anciens containers » et non pas les utiliser à nouveau pour y entasser la pensée de l'espace ».

Plus que le dialogue entre philosophe et géographe, c'est la richesse des figures de l'intermédiaire qui nous intéresse dans l'économie de ce texte. Une richesse bien mise en évidence par Edward Soja lorsqu'il prend ses appuis auprès des philosophes, des sociologues ou des géographes, pour proposer son concept de « tiers-espace », comme une « invitation effective à pénétrer dans l'espace d'une ouverture extraordinaire, un lieu de l'échange critique où l'imagination géographique peut être élargie afin d'embrasser une multiplicité de perspectives qui ont été considérées jusqu'à maintenant... comme incompatibles et impossibles à combiner »⁸. Il compte lancer une stratégie de « *thirthing-as-Othering* », grâce à laquelle, par un tel processus de « devenir-tiers » et « altérisation » ou « altération », les imaginaires spatiaux s'ouvrent à de nouvelles modalités de pensée et d'action politiques qui essaient de surmonter toute tentative de confiner la pensée et l'action politiques à seulement deux alternatives, en obligeant ainsi l'Autre à faire ses choix dans un périmètre ainsi défini. L'intention qui sous-entend cette démarche vise en

⁷ Edward W. Soja, *Thirdspace. Journey to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Blackwell Publishers, 1996, p. 162.

⁸ Edward Soja, p. 5.

fait l'exploration de la possibilité d'imaginer des cadres spatiaux qui puisse répondre de manière adéquate aux formes inouïes de subjectivité individuelle et collective qui composent aujourd'hui le paysage de nos sociétés.

Il s'agit bien de subjectivités qui se composent et se recomposent au rythme des transformations économiques et politiques de notre monde et qui rendent compte de la fragilité de toute assignation définitive à une identité, à un rôle ou à un lieu.

Car autant la théorie de Soja souhaite ouvrir la pensée de l'espace au « tiers » pour créer ainsi des nouvelles pistes de créativité pour l'imagination géographique, autant la pensée de l'intermédiaire s'efforce à prendre en considération la face ténébreuse des dynamiques sociales. Ainsi, par exemple, une sociologue comme Laurence Roulleau-Berger voit sans la production d'espaces intermédiaires le signe de la vulnérabilité et de la désaffiliation sociale, la façon dont les individus et les groupes inventent de nouvelles formes de socialisation en dehors ou en opposition avec les espaces publics institués :

« L'espace public se fragmente donc par les inégalités et les injustices là où les individus et les groupes ignorés d'une démocratie s'affrontent à ceux à qui elle reconnaît une identité sociale ; il est alors de plus en plus ponctué par des situations d'alarme, des violences, des souffrances qui révèlent des situations d'urgences structurelles, des zones d'anomie dans la Cité signalant des ruptures économiques, culturelles et sociales qui traduisent des formes de mépris social, des formes d'abandon de soi, des solitudes et des silences, mais aussi des demandes de sens et de reconnaissance »⁹.

Les espaces intermédiaires sont alors le produit d'une nouvelle forme de « civisme revendicatif » qui s'infiltré et se mobilise dans les interstices des espaces publics donnés soit pour une création sociale des espaces physiques, sociaux et symboliques pour y inventer des pratiques d'être en commun, soit pour recomposer le social à travers des ajustements, des arrangements, des transactions ou des différends entre des formes institutionnelles et des formes non institutionnelles. Que ce soit par la création de nouveaux espaces ou par la recombinaison d'espaces déjà existants, il y est question de la nature même du social dans nos sociétés : tout d'abord, pour rappeler l'idée du début de ce texte, le dispositif conceptuel rigide de la modernité n'arrive plus à expliquer les dynamiques personnelles et interpersonnelles, les revendications d'identité et de reconnaissance sociale, les projets individuels et collectifs qui donnent sens à l'existence des populations précaires. Ensuite, que ces

⁹ Laurence Roulleau-Berger, « La production d'espaces intermédiaires », in *Hermès*, 36/2003, p. 147.

populations, ces groupes sociaux prétendent légitimement participer à la vie sociale, non pas seulement comme cibles du pouvoir et des discours dominants, mais aussi et surtout comme créateurs d'idées, de médiations, de pratiques nouvelles qui puissent correspondre à leurs besoins et aspirations.

Ce « drôle d'objet » qu'est l'intermédiaire n'est pas tant un lieu d'évasion, de compensation ou de guérison en marge du monde donné. Certes, des hétérotopies subsistent encore dans notre monde et elles remplissent des fonctions bien précises, mais les espaces intermédiaires et la pensée qui leur rend justice parlent d'un monde dont les rêves de plénitude, d'accomplissement ou de rédemption ont fini tragiquement en même temps que les méta-narrations qui les ont transporté tout au long de l'époque moderne. Un monde dans lequel s'affirme aujourd'hui une pluralité de voix qui ne veut plus être réduite à l'unité d'une voix dominante ou d'une voix qui parle en son nom, mais qui exige sortir des cases exclusives pour récupérer son estime de soi, son égalité d'accès aux ressources matérielles et symboliques de la société.

Car, tel que l'écrivait si bien Hannah Arendt il y a plusieurs décennies déjà dans un texte d'une densité remarquable, l'action et la parole (qui font que le monde soit autre chose et plus qu'une collection d'objets) ont lieu *entre* humains, que les affaires des hommes « s'étendent matériellement *entre* eux et d'où proviennent leurs intérêts du monde ». Parce que les hommes ont des intérêts liés à leur vie, à la vie de leur proches, à la durabilité du monde, leurs préoccupations engendrent un espace qui *inter-est*, qui n'est ni l'espace domestique de la survie, ni l'espace du pouvoir politique, mais un « entre-deux » à la fois objectif et subjectif, « qui doit son origine exclusivement au fait que les hommes agissent et parlent en s'adressant directement les uns aux autres »¹⁰. Cet entre-deux ne tire pas sa vertu uniquement de sa position intermédiaire entre des espaces déjà donnés, mais aussi de sa capacité de permettre « la révélation de l'agent qui agit et qui parle », construction du sujet politique autonome, du citoyen responsable et ouvert à ses concitoyens. Enfin, cet entre-deux ne doit même pas être matériel, comme un espace physique aménagé où la parole peut avoir lieu : son immatérialité c'est sa plus grande force, car il ne produit pas des choses tangibles ou périssables, mais tout un monde, le monde de notre vivre-en-commun.

Pour conclure ce texte, disons alors que nous n'avons plus à imaginer l'intermédiaire comme le lieu, matériel, temporel ou conceptuel, de la rédemption du sens, ni comme la source secrète des nouvelles identités postmodernes. Il convient en même temps d'abandonner la compréhension toute médiocre de l'intermédiaire

¹⁰ Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Calmann Lévy, Paris, 2018, p. 272.

comme espace trouble de ce qui est mixte, moyen ou incertain, insuffisamment connu et maîtrisé. Donnons une chance à l'intermédiaire, en essayant de le penser au rythme de notre monde, comme le nom ou le prétexte de la pleine conscience de notre précarité, le lieu (ou le non-lieu...) de la revendication d'une voix toujours autre, irréductiblement autre, d'une puissance retrouvée et des contrepouvoirs, ainsi que l'espace où surgit et se manifeste la chance de la liberté.

BIBLIOGRAPHIE

- Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Calmann Lévy, Paris, 2018.
- Marc AUGÉ, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris, 1992.
- Emmanuelle BONNERANDI, Pierre-Antoine LANDEL, Emmanuel Roux, « Les espaces intermédiaires, forme hybride : ville en campagne, campagne en ville ? », in *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, Association pour la diffusion de la recherche alpine, 91/2003.
- Emmanuelle BONERANDI, Hélène ROTH, « Pour une géographie des espaces anti-héros : au-delà de la banalité des espaces intermédiaires », Jun 2007, Grenoble-Chambéry, France. ffhalshs-00704652, consulté en ligne le 20 novembre 2022, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00704652>
- Gilles DELEUZE, *Mille Plateaux*, Éditions de Minuit, Paris, 1980
- Jacques DERRIDA, « Labyrinthe et archi/texture », in *Les arts de l'espace. Ecrits et interventions sur l'architecture*, Editions de la Différence, Paris, 2015.
- Michel FOUCAULT, « Des espaces autres », in *Dits et écrits*, t. II, Quarto Gallimard, Paris, 2001.
- Laurence ROULLEAU-BERGER, « La production d'espaces intermédiaires », in *Hermès*, 36/2003.
- Edward W. SOJA, *Thirdspace. Journey to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Blackwell Publishers, 1996.

